

de la différence fondamentale qui existe entre vos enseignements : le sien applique la doctrine évangélique : le vôtre la contraire.

Quand Proudhon fulminait cette formule qu'il appelait lui-même l'événement le plus considérable du règne de Louis-Philippe et qui est resté le mot le plus retentissant de son époque, il était une de ces trompettes dans lesquelles soufflent les êtres invisibles, les esprits et les anges qui viennent donner les signes des temps et annoncer la fin prochaine du monde nemrodien, césarien, ploutocratique et satano-clérical qui croule de toutes parts et dont la ruine est annoncée par l'Apocalypse. Ce cri qui a causé une des plus formidables commotions que le monde ait éprouvées n'était pourtant que l'écho de l'enseignement le moins équivoque des Pères de l'Eglise primitive, au nombre desquels figure ce grand Tertullien dont le sentiment est maintenant connu de mes lecteurs.

Et comment le propriétarisme ne serait-il pas un dogme pour le cléricalisme voué à l'adoration du Veau d'or et qui a dogmatisé toutes les altérations qu'il s'est vu obligé de faire subir à l'Evangile pour satisfaire aux exigences de la Bête ? Il est lui-même le plus grand propriétaire, peut-être, qui soit sur le globe, bien différent en cela de l'autre Maître qu'il veut servir à temps perdu et qui, comme le rappelle un auteur orthodoxe, "ne possédait rien, ni trésor, ni terre, ni maison, et qui, tout entier à l'œuvre divine, ne s'occupait pas de ce qui devait le vêtir et le nourrir." (Didon, *Jésus-Christ*, p. 384).

Voilà un Jésus qui, de l'aveu d'un autre soi-disant Père, n'est ni propriétaire ni clérical de tendance. Peut-être faut-il attribuer la chose au fait qu'il n'a jamais perdu de vue que Dieu n'a pas donné la terre à quelques-uns seulement de ses habitants, mais à tous pour en jouir en commun et fraternellement, puisque tous les hommes, sans exception, sont déclarés fils d'un même Père. *Terram autem dedit filiis hominum*, dit le Psalmiste : Il a donné la terre aux enfants des hommes.

J'interromps ici pour ne pas allonger outre mesure cet article.

JACQUES LECROYANT.

CONTES MELANCOLIQUES

BELLONE

De toutes les bêtes de la ménagerie Cladius, Bellone, la lionne, était certainement celle qu'il avait cravachée le plus souvent. Bien qu'elle n'eût guère plus d'un an, quand il l'avait reçue, — car M. Cladius, comme Bidet d'ailleurs, qui avait été son maître, désignait les bêtes originellement domestiquées et comptant, dans leurs descendants, plusieurs quartiers de

captivité, et c'est de Marseille que lui arrivaient, sauvages encore et pleins de rancune, les animaux qu'il consentait à dompter — jamais Bellone ne s'était prêtée aux avilissements d'une éducation parfaite. Il avait toujours fallu la rouer de coups pour lui faire sauter la barrière et traverser les cerceaux enflammés, et ce n'est qu'après de véritables batailles, sous les dents de la fourche, qu'un instant seulement elle était demeurée accrochée aux barreaux, debout, le ventre au public, et la tête couvulsée dans une façon de ricanement terrible, battant rageusement le plancher de sa lourde queue. A cette indocilité près, c'était une bête admirable, d'un poil fauve ardent, majestueusement féline, tout à fait sculpturale et sphyngienne, au museau large et roux, aux yeux profondément étoilés comme l'eau des citernes par les belles nuits. Et la grande mélancolie du désert était dans le rêve où se elle réfugiait dès que son bourreau la laissait tranquille, les pattes allongées et croisées au bout comme pour une vague prière, les flancs rythmiques et ondulants comme s'il y passait un tressaillement des flux et reflux d'une mer lointaine. Les valets du belluaire la jugaient sournois et ne manquaient jamais, en la servant, de lui allonger quelque méchant coup de trique, sous la grille, bien lâchement. Mais elle refusait de gronder pour cette canaille et de s'irriter contre ce stupide bâton. Et les bêtises en étaient vexées et ne la détestaient que davantage.

Elle était exempte, d'ailleurs, des gloutonneries bruyantes de ses commensaux ordinaires, et c'est d'une griffe très lente qu'elle arrachait, au bout de la pique, les quartiers de chair saignante qu'elle déchirait, ensuite longuement et d'un croc distrait.

Or, il y avait trois mois que M. Cladius avait épousé la jolie Américaine, Lélie Dickson, jusque-là écuyère au cirque Marion, qui exploitait, aux mêmes époques, les mêmes solennités foraines que la ménagerie, quand il vint s'établir sur les allées Lafayette à Toulouse, pour les kermesses d'automne, parmi les bateleurs et les lutteurs qui s'y donnent, tous les ans, fidèlement rendez-vous. Car il n'est ville, au monde, meilleure que celle-ci pour les artistes forains, et la délicieuse badauderie des habitants leur y assure une clientèle sans cesse renouvelée. Demandez plutôt à la belle Corysandre, en son pourpoint de velours noir, et au lutteur Mange-Matin en son caleçon bleu. Ah ! les belles soirées d'octobre, dans la large avenue moins poudreuse qu'en été, avec un petit cliquetis de feuilles sèches déjà dans les branches des platanes, parmi les sourires clairs des belles filles brunes et les chansons des beaux gars qui les embrassent, sous le ciel d'un bleu profond, où les constellations semblent plus lointaines encore, les poumons caressés par ce souffle de Bohême et les oreilles emplies de ce brouhaha des parades où des cymbales éternuent, où la grosse caisse mugit, où le flageolet s'essouffle, où le trombone s'étire en déchirant l'air autour de lui !

Blonde comme il convient, la jolie Américaine Lélie Dickson, devenue madame Cladius, d'un blond d'épis dorés à peine, visiblement vigoureuse dans l'élégance de sa toilette, avec des yeux bleus couleur d'innocence sans être innocence, une bouche petite et qu'un sourire égal entrouvait volontiers sur la blancheur moirée des dents. M. Cladius en était fort amoureux et ce n'avait